

Le pacte

Le cercueil de Charles s'avance dans les flammes, mes yeux embués de larmes et de chagrin cherchent le regard de Cécile. J'y rencontre un vide sidéral, une souffrance que je reconnais. Elle et moi ne réalisons pas encore ce qui nous arrive. Comment tout a-t-il pu aller si vite ?

Une part de moi ressent une infinie tristesse, l'autre pense à la liberté : sa liberté, ma liberté. Il organisait toujours les moindres détails. Pour son départ, je n'ai pas eu droit au chapitre non plus. Il décida qu'il ne voulait plus être un fardeau et parti.

Depuis longtemps, sa maladie avait atteint un stade que je ne pouvais plus assumer seule, la plus minime amélioration me rendait espoir malgré sa énième crise fulgurante. Sept jours plus tôt, comme chaque après-midi, j'arrivais à la résidence où je passerai quelques heures à ses côtés. En franchissant la porte de sa chambre, j'ai senti une atmosphère étrange. Il était là, pensif. Il m'embrassa tendrement et me dit sur un ton las et monocorde :

— Flavia, ne nous voilons pas la face, la déchéance a commencé, je veux en finir.

Sachant exactement où il voulait en venir, j'ai éclaté en sanglots, bredouillant comme une enfant

— Mais, mais tu tu n'es pas sérieux... tu ne peux pas me demander ça alors que tu reprends des forces.

— Nous étions d'accord lorsque l'on a évoqué cette hypothèse avec le docteur. Notre pacte Flavia, notre putain de pacte ! Je suis lucide, je vois bien que c'est un leurre. Je perds un peu plus de dignité chaque jour. Je ne deviendrai pas ce légume baveux que tu materneras avec pitié. Il est temps de tirer ma révérence tant que mon cerveau en déclin me permet encore de choisir. Je veux profiter sereinement de mes derniers moments avec Cécile et toi, c'est tout. J'ai assez souffert, je veux être libre, soulagé ! Tiens ta promesse, tu me le dois bien !

Je ne pouvais plus prononcer un seul mot. Il parlait de sa mort avec un tel aplomb, une telle détermination, une telle froideur. Il ne me demandait pas mon approbation, il m'informait. Mon autorisation, il l'avait extorquée quelques années auparavant, aux prémices de sa maladie.

Lorsque l'on jure fidélité pour le meilleur et pour le pire à notre âme sœur, la pleine conscience de cet engagement ne se manifeste qu'à l'instant où le pire nous assomme. Le pire, je l'ai déjà vécu, à Deauville, l'été des dix-sept ans de Sabrina quand elle laissa les flots l'emporter sans aucune explication. J'ai prié pour que ce drame soit l'ultime punition de ma famille. Aujourd'hui, je réalise que mon prochain deuil sera planifié, organisé, orchestré telle une symphonie macabre.

Les jours suivants furent horribles. Obnubilé par son départ et ses détails pratiques, il en devenait exaspérant. Comme si, il espérait qu'on ne le regrette pas. Je le connais par cœur, quand il veut quelque chose il le veut sans attendre ! Son désir de partir au plus vite suintait de chacun de ses pores. Il ne supportait plus ce qu'il était devenu, un vieillard pantelant attendant sa becquée.

Aujourd'hui, le testament de Charles a été ouvert et Cécile ne me reparlera jamais. La litanie énumérative des biens nous ennuyait, nous savions avant la visite chez le notaire que notre famille ne vivrait pas dans le besoin. Nous avons toujours bénéficié d'un train de vie aisé. J'attendais mollement que ces formalités se terminent lorsque le notaire décacheta une lettre. Je reconnus immédiatement cette écriture, ce n'était pas celle de Charles.

Deauville, le 20 décembre 2000

Charles,

Vous ne me connaissez pas, mais vous devez connaître la vérité. J'ai rencontré Flavia quand vous ne la voyiez plus. Trop accaparé par vos responsabilités incessantes, trop occupé par l'une ou l'autre affaire urgente. C'était sous vos yeux et vous étiez aveugle. J'étais celui qui illuminait son regard et lui rendait le sourire, mais qui passait chaque Noël seul. J'ai aimé votre femme. De cet amour est née Sabrina. À l'annonce de votre maladie, cette femme que j'adorais m'a rejeté comme un vieux mégot alors qu'elle projetait de vous quitter. En vous préservant, elle m'a anéanti. Chaque jour, ma colère, ma douleur et ma tristesse s'amplifient.

Je ne veux plus être le seul à sombrer. Je ne veux rien, excepté votre souffrance jusqu'à votre dernier souffle. Je vous hais vous et votre maladie, vous m'avez tout pris.

Pio Zatti

Je remarquai le papier épinglé soigneusement en bas de la lettre. Charles agissait chaque fois de la sorte lorsqu'il voulait attirer mon attention sur un document.

Flavia,

Je suis désolé, tu avais le droit de savoir que Sabrina avait tout découvert, peu après moi. Je n'ai jamais eu le courage de te l'avouer ni d'affronter cette vérité qui m'a rongé chaque instant. Je te pardonne d'avoir gardé ton secret. J'ai toujours eu deux filles, peu importe ce qu'en disent leurs chromosomes. Cet été-là, elle a approché son père biologique, une épave décharnée de toute humanité, ivre et délirant. Il la refoula avec la violence d'un animal blessé. Jamais je n'aurais dû accepter qu'elle le rencontre, malgré son entêtement maladif.

Pardonne-moi, je n'ai pas su la protéger.

Pardonne-moi, je n'ai pas su t'aimer comme lui.

Je t'aime.

Charles

Je suis anéantie, ma fille cadette vient de mourir une seconde fois. Les yeux de mon aînée, noirs de colère, me fusillent. Mon douloureux secret a tué sa sœur et meurtri son père trahi.